

Les paroles et les actes

Le Congrès du Parler français, à Québec, a remporté, sans doute, un gros succès de popularité. Les journaux lui ont consacré beaucoup d'espace, ceux-là surtout, et cela va de soi, qui étaient les plus intéressés à ce qu'il ne fût pas un fiasco. Ils ont oublié, peut-être que le succès d'une entreprise comme celle-là se mesure moins au nombre des auditeurs présents aux séances, à l'éloquence—et, certes, elle a été très grande,—des orateurs triés sur le volet, mais aux actes positifs qu'elle a permis de poser et aux résultats pratiques dont les germes ont été déposés dans les résolutions prises.

A ce point de vue, le Congrès de Québec a promis beaucoup et fait espérer plus encore. C'est ce qui fait qu'il pourra accomplir beaucoup en votant bien en deçà des limites que ses organisateurs lui avaient données.

La grande consolation de ceux qui l'ont vu venir avec espoir, qui ont applaudi à son éclante apothéose de la langue maternelle du pays, 'sera bien de n'avoir pas tout à fait perdu leur temps, d'avoir senti vibrer plus fortement, et plus longtemps à la fois, la fibre patriotique qu'on ne touchait plus — et avec quelle monotone et impuissante discrétion! — que dans nos annuelles célébrations de la Saint Jean-Baptiste.

On sait bien que toute la race n'était pas à Québec, à cette occasion, ou que, si elle y était, certaines douleurs de famille y ont dû se taire devant la réjouissance universelle, que certaines blessures, en d'autres temps et en d'autres lieux, regardés comme honorables, comme héroïques, ont dû être cachées pour ne pas troubler la placidité conventionnelle de la manifestation.

Une note que l'on trouvera dans la chronique des faits de ce mois nous en dit long sur ce sujet et en fera probablement déchanter plusieurs. Venant après les réflexions de